

**Après
le vent,
le bonheur**

Réalisation de la couverture :

Plumélanie © 2023 Tous droits réservés

www.plumelanie.fr

plumelanie22@gmail.com

Crédits photos : Pexels.com/Auteur : Digvijaysinh Rajput

Correction :

Florence Clerfeuille – fclerfeuille@amotsdelies.com

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées des auteures.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

© Copyright **Gabrielle Desabers 2 015**

ISBN : **979-10-359-6547-1**

Gabrielle Desabers

**Après
le vent,
le bonheur**

Roman

1

«J'aime Paimpol et sa falaise, son église et son grand pardon... » chantent les paroles de Théodore Botrel. Mais la falaise dont il est question dans cette chanson ne se situe pas sur Paimpol, mais dans les communes avoisinantes.

Romain au volant de sa voiture longe la corniche qui surplombe la mer. Il apprécie Tréméfot, ce petit village breton suspendu au-dessus de l'à-pic. Il y est né, il y vit et depuis quelques années son rôle de conseiller municipal lui permet d'œuvrer pour garder à ce paradis mi-maritime, mi-campagnard, son authenticité.

Exceptionnellement, ce matin, il a quitté son bureau pour distribuer le bulletin municipal dans le village. Il apprécie cette tournée ponctuelle. Une tradition communale amène la plupart des habitants à installer des boîtes aux lettres aux formes originales. Romain dépose la revue dans un vélo, un panneau de signalisation, un couple de danseurs, une tondeuse, un poisson et même dans une superbe paire de fesses. Tous les

deux mois à chacune de ses tournées, il découvre de nouvelles créations.

Au détour d'un virage, Romain freine brutalement. Un tracteur bloque la route et deux hommes s'empoignent vigoureusement. Romain saute de son véhicule et se précipite :

— À quoi vous jouez ? crie-t-il en essayant de les séparer.

Surpris par son arrivée, les deux lutteurs ont relâché leur prise et Romain réussit à s'interposer. Et tout en les maintenant vigoureusement, il tente de comprendre leurs vociférations. Il decode à gauche :

— De toute façon, dans ta famille, vous n'avez toujours été que des pourritures !

— La réponse de droite ne se fait pas attendre :

— Et vous ! Des cons, qui se prennent pour des héros ! Ce n'est pas parce que tes grands-parents faisaient partie du réseau Shelburn que le courage est héréditaire.

— Ne parle pas de ce que tu ne connais pas. Vous, vous étiez des collabos.

— Romain sent que sa force physique et ses trente ans ne vont pas suffire à arrêter ces deux énergumènes surexcités. La médiation orale s'impose. Il crie pour couvrir leurs hurlements :

— Ho ! Les gars ! Vous n'avez pas commencé à vous jouer des poings pour des histoires vieilles de soixante ans. Quel est le problème du jour ?

Romain connaît ces deux hommes. Ce sont deux agriculteurs voisins. Louis Fournier possède une très grosse exploitation et une grande propension à l'extension. Dès que des terres sont à vendre ou à louer sur la commune, il se met

sur les rangs. Son physique est aussi imposant que sa ferme. Proche de la cinquantaine, il a une bedaine et un visage rougeaud qui en font le candidat idéal aux maladies cardiovasculaires. À côté de lui, Bernard Perrin joue le Petit Poucet. C'est un rêveur et sa gestion approximative le met en difficulté. Il est obligé de travailler à l'usine et de louer une partie de ses terres à son voisin. Lui aussi frôle la cinquantaine, mais c'est la seule comparaison que l'on puisse établir entre les deux belligérants. Bernard est un homme grand au physique sec. Il répond :

— Le type pour les éoliennes est passé chez moi ce matin. Et il m'a dit que ce salaud refusait les implantations sur toutes les terres qu'il loue.

— Et alors, si je suis contre ces moulins à vent, j'ai le droit, non !

— Tu parles ! Le bonhomme avait l'air de sous-entendre que tu acceptais sur tes parcelles. Tu es tellement pourri que tu veux tout le fric.

— On se calme, les gars ! La société d'implantation des éoliennes n'effectue qu'une première étude. Pour le moment, le conseil municipal n'a pas encore donné son accord. Et nous n'allons pas accepter n'importe quoi.

Romain reste positionné entre ses deux interlocuteurs.

Le physique de Romain ne laisse indifférents ni les hommes ni les femmes. Son mètre quatre-vingt-quinze, sa carrure athlétique, ses cheveux bruns indisciplinés et sa barbe de trois jours impressionnent les plus costauds.

La douceur de ses yeux noisette dénote dans son allure de baroudeur. Les femmes sont tentées de se blottir dans ses bras,

et en même temps quelque chose dans sa façon de se comporter empêche de se laisser aller. Il est chaleureux, mais par certains côtés il apparaît comme une forteresse imprenable. La plupart des femmes ont ce ressenti en sa présence, et elles rêvent toutes d'être celle qui le fera chanceler. La gent masculine voit en lui un homme fiable, une armoire à glace et un véritable ami.

La tension physique est descendue. Bernard et Louis se regardent avec haine. Romain sait que les querelles entre ces deux familles ont toujours existé. Son intervention va juste permettre d'éviter un nez cassé ou des côtes enfoncées, mais la paix ne sera pas signée. Aujourd'hui, leur dispute a commencé à propos des éoliennes et a dévié sur la Seconde Guerre mondiale. Ils auraient tout aussi bien pu s'écharper sur le remembrement effectué depuis cinquante ans ou sur l'emplacement d'une clôture ou l'entretien d'un chemin. Ils ne savent ni l'un ni l'autre pourquoi et de quand date la haine entre leurs deux familles. Mais ils l'alimentent consciencieusement comme un devoir de souvenir envers leurs parents et tous leurs aïeux. En se retournant vers son tracteur, Louis lance :

— De toute façon, moi j'ai du boulot. Je n'ai pas choisi l'usine pour tirer au flanc et profiter de tous mes dimanches.

— Abruti !

— Eh ! On arrête les noms d'oiseaux et vous reprenez chacun votre route. On ne décidera pas à nous trois sur ce chemin l'implantation des éoliennes. Allez ! En voiture !

Romain ne bouge pas. Il regarde s'éloigner d'un côté le tracteur, et de l'autre, l'automobile. Quand les deux véhicules

ont disparu de sa vue, il reprend le volant et continue sa tournée de distribution.

Ce dossier des éoliennes le tracasse. Le bien-fondé de cette démarche engagée par le gouvernement depuis quelques années pour assurer la transition énergétique le laisse perplexe. Les conclusions qui tendent à prouver que les éoliennes sont susceptibles d'apporter une réponse au problème de l'effet de serre et au changement climatique qui en découle ne le convainquent pas.

Dans le protocole de Kyoto ratifié en 1997, les pays européens, pour ralentir les conséquences du changement climatique que créerait l'activité humaine, se sont engagés à diminuer leurs émissions de gaz à effet de serre. Pour respecter ces directives, il serait nécessaire de modifier les modes de production énergétiques actuels en augmentant la part des énergies renouvelables. Et l'implantation des éoliennes a été choisie comme prioritaire par la France, même si elles continuent à tenir une place timide par rapport au nucléaire.

C'est ce discours qui est délivré politiquement, mais Romain ne peut s'empêcher d'y voir aussi une démarche économique très rentable. Ses études en école de commerce, la gestion de son agence de développement de sites internet et son expérience de la vie lui ont permis d'acquérir d'importantes connaissances des rouages de notre société et de perdre une grande partie de ses illusions sur la nature humaine.

De plus, il n'arrive pas à cerner le comportement de Philippe Bonnet, le maire de Tréméfot et le président de la communauté de communes. Philippe, à ses yeux, représente la

caricature de l'homme faible. Romain a l'impression que Philippe, du haut de sa quarantaine, joue les gros durs pour mieux cacher son manque de personnalité. En conseil municipal, il semble souvent se ranger à l'avis de la majorité ou de celui qui parle le plus fort. Romain le connaît depuis de nombreuses années et il ne l'a jamais vu se battre vraiment pour aucune cause. Ce qui l'a porté à la mairie et à la présidence de la communauté de communes n'est pas ses engagements, mais son caractère consensuel. C'est pourquoi sa position très affirmée pour l'implantation des éoliennes interpelle sérieusement Romain.

Devant sa dernière boîte aux lettres, un superbe voilier, Romain oublie les aérogénérateurs, Philippe et les deux agriculteurs belliqueux. Sa sortie à la voile programmée pour cet après-midi avec son associé et ami d'enfance, Jean-Marie, lui revient à l'esprit.

À la fin de leurs études respectives, Jean-Marie et Romain ont décidé de monter une agence de développement de sites internet. Ils ne concevaient pas de quitter leur bord de mer. Ils ont fait le pari de réussir à concilier leurs passions pour la grande bleue et leur région avec un métier épanouissant. Cinq ans après, ils considèrent tous les deux qu'ils ont gagné leur challenge. Ils travaillent chacun à leur domicile et se retrouvent une fois par semaine pour faire le point. Ils consacrent leur matinée à leur activité professionnelle et l'après-midi ils s'adonnent à leurs loisirs ou à leur famille. Romain est célibataire, mais Jean-Marie est marié et père d'un petit garçon de deux ans. L'agence leur apporte des revenus

tout à fait honorables et ils estiment avoir effectué le bon choix en privilégiant leur qualité de vie.

En empruntant le chemin d'accès à sa maison, Romain sort de ses pensées et revient au moment présent. À chaque fois qu'il rentre chez lui, il ne se lasse pas d'admirer la fière allure de cette vieille bâtisse bretonne qu'il a rénovée de fond en comble. Quand il a acheté ces deux bâtiments de ferme, il y a trois ans, ils étaient presque en ruine. Il a réuni les deux constructions en intégrant une verrière dans l'angle droit formé par les deux ailes. En respectant totalement l'architecture bretonne, il a créé et aménagé sa maison avec des matériaux de la région. Cette demeure élégante et chaleureuse s'ouvre sur un énorme jardin abrité des vents marins par les chênes centenaires qui la bordent.

Romain, en pénétrant dans son logis, appuie machinalement sur le bouton de l'ordinateur posé sur le bar qui sépare sa cuisine et son salon. Il vit entouré de technologie. C'est pour lui une nécessité professionnelle, mais aussi un réel plaisir. Mais il se méfie de lui-même face à des réseaux sociaux comme Facebook. Il lutte pour ne pas suivre systématiquement la vie des autres à travers cet outil sur lequel certaines personnes étalent leur quotidien sans beaucoup de réserve ! Il ne s'y autorise que deux visites par jour, une à midi et la dernière en soirée.

Il ne veut pas se leurrer, il n'apprécie Facebook que parce qu'il représente le seul lien qui lui reste avec Elsa.

Cet amour de jeunesse, avec laquelle il n'a plus aucune relation depuis dix ans, mais qu'il ne peut oublier. Il aime à découvrir son sourire sur sa photo de profil. C'est d'ailleurs

l'unique cliché qu'Elsa affiche d'elle-même. Il lui arrive de publier des paysages de vacances et quelques messages les expliquant, mais il n'apparaît jamais personne sur ses vues. Elsa n'expose jamais sa vie privée et les seules choses qu'elle partage sont des faits d'actualité ou des mots d'humour. Romain se permet ponctuellement de commenter et quelquefois Elsa répond succinctement. Dans ces cas-là, il s'aperçoit que ce léger fil tendu entre eux le réjouit au-delà du raisonnable. Par ce biais, depuis dix ans il a réussi à suivre partiellement son activité professionnelle, mais absolument pas sa vie privée. Le souhaiterait-il ? Il préfère rester dans l'ignorance de ses amours. Ne pas savoir lui permet d'imaginer qu'elle est peut-être toujours seule !

Il tente de se persuader que ce rendez-vous biquotidien avec sa photo et le peu d'informations qu'elle donne sur Facebook l'aide à aller vers un avenir où il sera capable d'admettre qu'elle ne fait pas partie de son existence et qu'elle ne le fera jamais.

2

L'ascenseur tarde à s'ouvrir. Tous les matins, Elsa se fait la réflexion qu'arriver au bureau à 9 heures représente une erreur tactique. À cette heure de pointe, tous les agents des administrations prennent leur service et le ministère de l'Écologie ne déroge pas à cette règle. Se présenter plus tard pourrait être mal vu et par sa hiérarchie et par son équipe et, pour arriver plus tôt, encore faudrait-il pouvoir sortir un peu plus vite de sous la couette. Les réveils précoces n'ont jamais emporté sa préférence.

Cette attente matinale lui permet au moins de vérifier sa mise. Un miroir en pied occupe l'espace entre les deux portes d'ascenseur.

Aujourd'hui, elle se regarde avec bienveillance. En effet, son pèse-personne qu'elle consulte tous les jours lui a affiché un résultat agréable. Elsa mesure un mètre soixante-quatorze et, si elle arrive à s'accommoder de sa grande taille, elle a beaucoup plus de mal à accepter ses formes féminines. Le

regard des hommes qui l'entourent ne suffit pas à la rassurer sur son pouvoir de séduction. Elle ne fait confiance qu'à Madame Terrailon. Ce matin, le miroir lui renvoie l'image d'une belle grande femme aux cheveux bruns très épais ramenés en un chignon en fouillis. En cette fin du mois de février, les premiers rayons du soleil lui ont permis de revêtir une superbe robe noire fluide qui met en valeur son décolleté. Ses longs pendentifs d'oreilles bleu marbré sont assortis à ses yeux.

Quand l'ascenseur daigne enfin s'ouvrir, elle est satisfaite de son inspection.

Depuis trois ans, elle est conseillère au cabinet du ministre de l'Écologie et tous les matins à son arrivée elle commence par faire le point avec sa secrétaire :

— Bonjour Maryse. Vous allez bien ? Qu'y a-t-il au courrier et dans mon agenda aujourd'hui ?

— Vous êtes convoquée à une réunion avec le ministre à 10 heures. Vous devez travailler sur le projet de loi sur la transition énergétique avec Nicolas cet après-midi, et plusieurs documents sont parvenus concernant le dossier des éoliennes.

— Le projet de loi et les éoliennes, d'accord. Mais c'est quoi cette réunion de dernière minute avec le ministre ? Qui participe et quel en est le sujet ?

— Je ne sais pas. J'ai été informée hier en fin de journée par le directeur de cabinet et il ne m'a rien précisé.

Maryse au fil du temps est devenue pour Elsa une collègue protectrice. Maryse, du haut de ses cinquante ans, possède une grande expérience de l'activité des ministères. Elle a bien souvent alerté Elsa sur des agissements ou des dossiers qui lui

semblaient douteux ou à risque. Elsa, bien que ne partageant rien de sa vie privée avec sa secrétaire, est totalement en confiance professionnellement. Elle répond :

— Ça me gonfle, ces réunions de dernière minute pour lesquelles tu ne sais même pas quels documents tu dois amener ! Et sur la durée de cette réunion, vous avez une idée ?

— Non, aucune information !

Elsa admet difficilement qu'autrui puisse disposer de son temps sans plus d'égards. Ses études en sciences politiques et ses années à l'École nationale d'administration lui ont fourni les connaissances et le goût du management. Elle savait que son début de carrière s'effectuerait sous les ordres d'un directeur de cabinet, quel qu'il soit. Mais elle voit son avenir dans les hautes sphères du pouvoir.

Son ascension professionnelle donne un sens à son existence. Sa vie privée ressemble à un fiasco et depuis une relation amoureuse malheureuse toute son énergie est concentrée sur sa réussite professionnelle.

— Bien, si nous ne disposons d'aucune information, je me contenterai de me présenter avec un bloc-notes et un stylo ! Qu'en pensez-vous ?

— Vous avez raison. Vous n'allez pas trimballer tout votre bureau sur votre dos !

— Comme vous dites ! Vous m'avez déposé le courrier ?

— Oui, il est sur votre bureau.

— Merci.

Une heure plus tard, Elsa se dirige vers le bureau du ministre. La secrétaire lui désigne une chaise près de la porte du maître des lieux et la prie de bien vouloir patienter.

Ce type de comportement l'exaspère ; on lui fixe une heure pour se présenter, et son interlocuteur se permet de la faire poireauter seule dans ce couloir sinistre. Tout ministre qu'il soit, le respect des collaborateurs pourrait faire partie de son savoir-vivre.

Cette attitude de la part de Laurent ne l'étonne pas. Elle se remémore leur première rencontre à sa prise de fonction il y a trois ans. Elle avait été charmée par son physique. C'est un bel homme d'un mètre quatre-vingts, svelte et musclé. Sous sa tignasse noire, son allure soignée lui donne un style à mi-chemin entre le bourgeois et l'aventurier. Pendant l'entretien, elle avait constaté qu'il se surveillait sur sa démarche, son sourire, ses postures et ses paroles. Rien chez lui ne semblait échapper à un contrôle complet tendant à le mettre le plus possible en valeur. Il l'avait regardée avec douceur, mais dès qu'il ne se croyait plus observé, elle avait vu apparaître dans ses yeux une froideur et une profonde détermination. Elle avait pensé qu'il était beau et peut-être dangereux.

Il gèle dans ce couloir, le vent s'est levé et la fenêtre ouverte au bout du corridor crée un courant frais très désagréable. Alors qu'Elsa s'apprête à se déplacer pour la fermer, la porte du bureau du ministre s'entrouvre sous l'effet d'un appel d'air. Le mouvement d'Elsa est stoppé par le ton de la conversation qu'elle entend. Elle reconnaît la voix de Laurent :

— Il faut que ce putain de dossier avance. On perd du temps et du fric.

— Je le sais. Mon action de président du Syndicat des énergies du vent me permet de tenter ouvertement d'influencer

l'État pour la fixation du tarif d'obligation d'achat. Je joue mon rôle de lobbyiste et tous les patrons adhérents de l'organisation me suivent. Mais pour que les résolutions se prennent plus rapidement, encore faut-il œuvrer en sous-marin près des grands pontes. Et excuse-moi, mais ça, ça demande bien plus de temps.

— Oui, d'accord. Mais débrouille-toi pour trouver les arguments sonnants et trébuchants qui peuvent emporter au plus vite les décisions. Ces braves gens ont certainement une faille.

— Ah ! Merde ! Il est 10 heures, j'ai un rendez-vous, je te mets dehors, Olivier. Salut.

— Salut.

Elsa a tendu l'oreille, s'est assise à nouveau et a suivi toute cette conversation. Elle ne bouge pas de sa chaise, elle sait que le fameux Olivier, pour quitter le bureau de Laurent, est obligé de passer devant elle. Elle veut voir le visage de cet interlocuteur. La discussion qu'elle vient d'entendre lui laisse une impression trouble. Plusieurs fois, des bribes de phrases volées dans le couloir de ce bureau, des voix qui se taisent à son approche, des coquilles étonnantes dans certains dossiers, des énervements incompréhensibles de Laurent lui ont fait penser que ce dernier cachait quelque chose ou gérait une activité parallèle ou les deux.

Elle ne connaît pas l'homme qui passe devant elle. Elsa lui donne une petite cinquantaine, dix ans de plus que Laurent, mais il lui semble beaucoup plus insignifiant. Tout de suite, elle le voit comme l'homme de l'ombre. Est-ce son physique

ou la conversation qu'elle vient d'intercepter qui lui inspire cette pensée ?

Quoi qu'il en soit, elle se force à le photographier visuellement, il faut qu'elle arrive à découvrir son identité.

Quand elle se retrouve à nouveau seule dans ce couloir, elle s'aperçoit que la réunion à laquelle elle doit participer avec le ministre risque fort de s'apparenter à un tête-à-tête. Elle n'a pas le temps de plus s'interroger avant de voir apparaître Laurent :

— Mademoiselle Leroy, bonjour ! Je vous en prie, entrez.

— Bonjour, monsieur Legrand.

Il s'approche, lui prend la main, lui entoure les épaules et l'accompagne vers sa table de travail. Elsa a envie de se dégager, mais ne bouge pas. Il la dirige vers le canapé qui occupe une partie de son bureau. Elsa sent qu'il faut qu'elle se méfie.

— Pourquoi vouliez-vous me voir, monsieur le ministre ?

— Eh ! Doucement ! Nous ne sommes pas pressés. Nous pouvons prendre le temps de discuter des bons moments que nous avons passés ensemble.

Elsa quitte le fauteuil et répond sur la défensive :

— Les bons moments que, vous, vous avez passés !

— Allez, Elsa, ne te rends pas plus agressive que tu ne l'es, tu gardes des souvenirs agréables, toi aussi.

— Je peux savoir à quoi vous jouez ?

— Mais je ne joue pas. Nous sommes seuls. Arrête de me dire « vous » et assieds-toi. Ta robe te va très bien, tu es superbe.

Elsa reste debout. Depuis qu'il l'a accompagnée jusqu'au divan, Laurent a ouvert un grand cru de vin rouge qu'Elsa apprécie et il s'affaire à leur en servir deux verres. Sa tête intime à Elsa de quitter ce bureau, mais son corps est irrésistiblement aimanté par cet homme.

Ce comportement naturel de Laurent la ramène quelques années en arrière.

Elsa n'a jamais été sûre de son pouvoir de séduction et même si, lors de leur première entrevue, elle avait trouvé Laurent très beau, elle n'avait pas perçu qu'il était très attiré par elle. Laurent était marié et l'est toujours et, pour Elsa, ce paramètre suffisait à marquer l'interdit. Progressivement et durant un an, Laurent s'était acharné à tisser sa toile autour d'elle.

À chaque réunion, il s'arrangeait pour qu'elle soit assise près de lui. Il lui demandait son avis en priorité. Et, tout doucement, il avait transformé des relations professionnelles entourées de nombreux témoins en relations personnelles où, comme aujourd'hui, il voulait la rencontrer seul à seul dans son bureau pour traiter des dossiers qu'il qualifiait de « confidentiels ». Puis il avait orienté leurs conversations de plus en plus hors du champ professionnel et particulièrement en racontant à Elsa sa vie de couple. Il se disait malheureux en ménage, incompris de sa femme, repoussé par son fils adolescent. Elsa se perdait dans cette relation débutante. Une impression floue qu'elle enfouissait au plus profond de son être lui murmurait de se méfier. Mais cet homme l'attirait physiquement sans aucune retenue. À tout cela s'ajoutaient ses convictions personnelles qui sacralisaient le mariage.

Entretenir une relation amoureuse avec un homme marié ne correspondait ni à son éducation ni à son idéologie.

Mais c'était sans compter sur la capacité d'analyse et de manipulation de Laurent. Il avait senti que la partie était gagnée physiquement. Il savait qu'il ne lui restait plus qu'à faire sauter les barrières morales d'Elsa pour réussir à la mettre dans son lit. Il fallait qu'en plus d'être attirée elle tombe amoureuse, alors le sentiment l'autoriserait à franchir l'interdit. C'est ainsi que les six premiers mois de l'arrivée d'Elsa à ce nouvel emploi, il œuvra à modifier leur relation professionnelle en une relation personnelle, et les six mois suivants il s'attela avec détermination à transformer cette relation personnelle en une relation amoureuse.

Ses attentions diverses se multiplièrent. Il commença par lui faire livrer une rose tous les matins pendant un mois, puis deux le mois suivant. Elsa reçut jusqu'à six fleurs ! Il la couvrait de cadeaux, de vêtements, de bijoux, de voyages, en sa compagnie, bien sûr. Mais il avait compris que le seul moyen efficace pour qu'elle tombe dans ses bras était de devenir à ses yeux un homme bon, charitable, humaniste et préoccupé par autrui. Laurent, qui ne possédait aucune fibre altruiste, se transforma subitement en généreux donateur ou en président d'honneur d'associations de lutte contre telle ou telle maladie infantile ou pour la défense des femmes battues. Il semblait s'y investir discrètement, mais il s'arrangeait toujours pour que l'information arrive aux oreilles d'Elsa d'une manière ou d'une autre.

Puis il se métamorphosa en patron modèle, il proposa la création d'une crèche pour les bébés des employés au sein des

locaux du ministère. Il demanda à l'observatoire de la parentalité de réaliser un audit de son service pour découvrir les pistes d'amélioration pour rendre la vie des parents salariés plus adaptée à leurs contraintes familiales. Et bien sûr, sur tous ces sujets, l'avis d'Elsa s'avérait primordial pour lui.

Elsa était courtisée par un homme beau, prévenant, altruiste, très humain, malheureux en ménage et qui se disait fou amoureux d'elle. Au bout d'un an, elle avait baissé la garde.

Aujourd'hui, Laurent se tient devant elle et lui tend un verre.

— À nos amours !

— Tu te moques ! Tu m'as abandonnée, dédaignée, oubliée, niée...

— Ho ! Elsa ! Tu exagères. J'ai juste manqué de disponibilité pour te voir et m'occuper de toi.

Elsa pose son verre et franchit en grandes enjambées les quelques mètres qui la séparent de la porte. Laurent n'a pas le temps de réagir qu'elle a déjà quitté son bureau.

Elle se précipite dehors. Il faut qu'elle prenne l'air pour faire baisser la tension dans tout son corps. Cette dernière phrase de Laurent a brisé le sortilège et a ramené Elsa face à la réalité du cynisme de cet homme. Le ton de sa réponse impliquait qu'il croyait réellement que la fin de leur relation était due à son manque de disponibilité. Et d'ailleurs, semblait-il, pour lui cette histoire n'était pas terminée, juste une pause liée à son emploi du temps !

Dans les premiers mois qui avaient suivi ce qu'Elsa considérait comme une rupture, Laurent s'était appliqué à fuir

les rencontres. Mais il est vrai que, depuis quelques semaines, Elsa s'était aperçue que la démarche d'évitement était maintenant de son fait et que Laurent paraissait multiplier les occasions de se retrouver en sa présence. Pour un homme de pouvoir tel que lui, il n'est pas possible d'admettre qu'il ne siffle pas la fin de la partie. Il voulait tout maîtriser.

3

Elsa avait trop aimé et trop souffert. Il ne fallait pas qu'elle se laisse à nouveau attendrir. Elle devait s'obliger à se souvenir du comportement odieux de Laurent.

Pendant plus de six mois, leur amour s'était déroulé comme un vrai conte de fées. Laurent la berçait de la promesse qu'il allait quitter sa femme et vivre avec elle. Elsa le croyait et estimait nécessaire qu'il faille un certain délai pour prendre cette décision et la mettre en application. Il lui disait qu'il voulait un enfant avec elle, que ce bébé couronnerait leur amour. Elsa supportait mal la pilule et Laurent en arriva même

à lui conseiller d'arrêter ce contraceptif. Il lui répétait qu'il fallait laisser la nature œuvrer.

Quand Elsa vit le test de grossesse afficher les deux bandes rouges significatives, elle se précipita chez son médecin pour confirmer son état. Elle ne voulait pas risquer de faire une fausse joie à Laurent. Le gynécologue lui affirma qu'elle était enceinte de plus de deux mois.

Dans son appartement, un soir où elle leur avait préparé une petite dînette en amoureux qui devait être suivie d'une nuit commune, Elsa annonça :

— J'ai une surprise pour toi.

— Tu as acheté une nuisette affriolante ? demanda-t-il avec un grand sourire.

— Non, bien mieux que cela ! Je suis enceinte.

Elsa fut transpercée par le regard froid et déterminé que Laurent posa sur elle. Instinctivement, elle porta les mains sur son ventre. Et avant même qu'il ouvre la bouche, elle avait compris que son monde s'écroulait.

— Je ne veux pas que tu sois enceinte.

— Que tu le veuilles ou non, je le suis ! Et ce n'est pas ce que tes paroles laissaient entendre. Tu me disais que tu souhaitais un enfant de moi.

— C'étaient des paroles en l'air, des mots qu'on lâche après l'amour. Tu n'es quand même pas assez sotte pour les avoir prises au sérieux ?

— Si, je le suis !

Elsa se retenait de pleurer, elle sentait que l'homme qui se révélait à elle n'était pas celui qu'elle croyait connaître.

— Eh bien, tant pis pour toi ! Maintenant, tu n'as plus qu'à avorter.

— Tu vas aussi dire que tu ne m'as pas conseillé d'arrêter la pilule.

— Mais le contraceptif que tu prends ou pas ne me concerne pas. C'est à toi de t'assurer de ne pas me faire un gamin dans le dos.

— Tu es odieux et monstrueux !

Son envie de pleurer avait disparu, la rage venait de la remplacer.

— Tu m'as dit que tu espérais un enfant. Tu m'as incitée à arrêter la pilule et maintenant tu m'ordonnes d'avorter. Et, dans trois mois, tu me crieras que tu ne désirais pas cette interruption de grossesse.

— Certainement pas ! Je ne souhaite pas un mouflet de toi. D'ailleurs, ni avec toi, ni avec personne d'autre. Je ne veux définitivement plus de gamins, je ne les aime pas.

— Eh bien ! que tu le veuilles ou non, cet enfant, je vais le garder.

— Ça te regarde, mais ne compte pas sur moi. Ce bâtard ne sera jamais mon fils, ni affectivement, ni bien sûr financièrement.

Elsa s'était levée et avait hurlé :

— Dégage ! Sors de chez moi ! Je ne veux plus te voir. Fous le camp !

Laurent avait attrapé sa veste et, un sourire narquois aux lèvres, lui avait lancé en franchissant la porte :

— Je te croyais quand même moins gourde que toutes les petites secrétaires que je saute habituellement ! Mais même

pas ! Tu as vraiment pensé que je divorcerais pour toi et que je voulais un enfant avec toi ! Tu es pitoyable, ma pauvre fille !

— Tais-toi et tire-toi, espèce de salaud !

— Bon, il n'en reste pas moins que tu as un beau cul ! Alors si tu te décides à ne pas jouer les poules pondeuses, rappelle-moi.

— -Plutôt crever !

C'étaient les dernières paroles qu'ils avaient échangées et Elsa avait fermé le verrou puis s'était écroulée au sol, le dos contre la porte que venait de franchir l'homme qu'elle avait tant aimé. Elle était restée prostrée puis toute sa rage s'était diluée dans ses sanglots. Au bout d'une heure, elle avait caressé son ventre et tout doucement la lumière était revenue dans sa tête et dans son cœur. Elle n'était pas seule. Là, au creux de son corps, grandissait un enfant pour lequel elle ressentait déjà un amour bien plus intense que celui qu'elle portait à Laurent.

Pour ce petit bonhomme ou cette petite bonne femme, il fallait qu'elle se remette debout et qu'elle accroche un sourire sur son visage.

Elle était une battante et le défi d'aimer pour deux ce bébé, elle allait savoir le dépasser.

Dans les jours qui suivirent, Elsa s'obligea à mener sa vie comme si aucun rouleau compresseur n'avait écrasé son existence. Elle ressentait la violence de la douleur de la trahison de Laurent principalement le matin, au réveil. À cet instant de demi-sommeil durant lequel on se sent heureux. Juste avant que la conscience n'émerge complètement et vous ramène en pleine figure la souffrance intense de l'abandon.

Cette sensation atroce qui vous laboure le cœur. Tous les matins, elle s'empressait de remplacer au plus vite la pensée de Laurent par une conversation avec son tout-petit :

— Coucou, bébé, on se réveille, disait-elle en caressant son ventre.

Cette détermination à avancer ne l'avait pas empêchée d'analyser le comportement de Laurent. Il lui semblait nécessaire pour s'en détacher d'être totalement honnête vis-à-vis d'elle-même et, pour cela, d'admettre qu'elle s'était fait manipuler par un pervers.

Elle tenait debout. Elle enchaînait les semaines et sa douleur s'atténuait. Le choc matinal avait presque disparu et Laurent s'effaçait de sa tête et de son cœur. Concours de circonstances ou choix délibéré de la part de ce dernier, Elsa ne l'avait pas rencontré dans les couloirs ou dans les réunions du ministère après l'avoir mis dehors et cela avait duré pendant plus d'un mois.

Un vendredi dans la nuit, Elsa avait été réveillée par une sensation chaude sur ses cuisses. Instinctivement, elle y porta la main et le contact avec un liquide gluant la fit sortir précipitamment du sommeil. Elle alluma et écarta les draps, elle baignait dans son sang. À ce moment-là, son cœur se serra ; la vie la quittait, elle eut le sentiment qu'elle perdait son enfant, mais que son âme à elle s'évacuait également dans ce flux rouge. Elle se précipita dans la salle de bains, se protégea, s'habilla et prit rapidement la route des urgences les plus proches. Elle voulait tout tenter pour sauver celui qu'elle appelait déjà son bébé.

L'échographie confirma que le cœur du fœtus avait cessé de battre et que la fausse couche venait de commencer. L'interne de service présenta cet état de fait à Elsa comme un petit accident de parcours. Le monde d'Elsa s'écroulait pour la deuxième fois en un mois. Le médecin lui indiqua qu'il fallait attendre que l'expulsion s'effectue naturellement et il la pria de rentrer chez elle avec une prescription d'antispasmodiques et d'antalgiques. Il daigna lui préciser que le travail serait probablement fini d'ici vingt-quatre heures et qu'il était nécessaire qu'elle vienne réaliser une échographie de contrôle le lundi suivant.

Ce week-end terrible reste gravé dans les souvenirs d'Elsa. Elle regardait la vie s'écouler d'elle, elle souffrait dans sa solitude. Elle en voulait à la terre entière, à Laurent évidemment, mais aussi au médecin qui lui avait annoncé la mort de son enfant avec si peu de ménagement. Elle en voulait même à la langue française. Pourquoi ce nom de « fausse couche » ? Il ne s'agissait pas d'une grossesse irréaliste ni d'un faux fœtus, c'était son bébé qui partait. En France, la femme enceinte n'acquiert vraiment son statut de future mère que quand elle a mené sa grossesse au-delà des trois mois. Mais Elsa se sentait mère depuis que le test lui avait confirmé son état. La souffrance morale de la fausse couche était niée. Le médecin, devant son désarroi, lui avait répondu avec légèreté : « Vous recommencerez ! » Le traumatisme psychologique lié à la perte de ce que la mère en puissance considérait déjà comme une vie était totalement niée. Elle le savait et c'est aussi la raison pour laquelle elle préférait vivre la mort de cette espérance toute seule. Elle aurait pu appeler une amie,

mais elle craignait trop de se retrouver face à quelqu'un qui n'aurait pas compris sa souffrance.

Toute la journée du samedi, elle tenta de calmer sa douleur physique avec les médicaments et laissa la douleur morale la submerger. Elle ne pouvait plus lutter. Les contractions cessèrent vers 20 heures, elle venait d'expulser le fœtus. Même si depuis la veille au soir elle savait qu'elle ne devait plus y croire, la fin de ce qu'il faut bien appeler une forme d'accouchement d'une espérance morte la laissa totalement épuisée et détruite. Elle avait perdu le goût de vivre. Elle se recroquevilla dans son lit, avala quelques somnifères, pas assez pour se supprimer, mais trop pour simplement dormir.

Le lundi, Maryse ne la voyant pas arriver au bureau s'acharna toute la matinée sur son téléphone. Elle n'avait jamais été conviée chez Elsa mais, à l'heure du déjeuner, ne voulant pas mettre sa patronne dans l'embarras, il lui sembla plus judicieux au lieu d'alerter qui que ce soit d'aller vérifier par elle-même la raison du silence d'Elsa.

Cette dernière avait vaguement perçu la sonnerie du téléphone dans son état semi-comateux, mais elle n'avait pas trouvé la force de se lever. Les coups violents frappés sur sa porte finirent de la faire sortir de sa léthargie. En titubant, Elsa réussit à traverser son appartement et à laisser entrer Maryse.

— Mais que vous arrive-t-il ? J'ai essayé de vous joindre toute la matinée.

— Quel jour sommes-nous ? articula avec difficulté Elsa.

— Lundi, je vous ai attendue toute la matinée, je me suis inquiétée.

Les souvenirs affluaient et Elsa comprit qu'il fallait qu'elle retrouve rapidement sa solitude.

— J'ai été malade. Une gastro, je pense. Du coup, j'ai pris un somnifère dans la nuit et je n'ai pas réussi à me réveiller.

— D'accord. Vu votre état, il vaut mieux que j'annule aussi vos rendez-vous de l'après-midi. Vous viendrez demain matin ?

— Oui, vous avez raison. Merci, Maryse, dit-elle en la raccompagnant à sa porte.

Il allait falloir vivre. Elle n'avait plus d'homme dans sa vie, plus de bébé dans le ventre, mais son cœur battait toujours.

Elle erra pendant une heure dans son appartement. Elle avait l'impression de déambuler dans un champ de ruines. Elle ne savait absolument pas comment se reconstruire. Le souhaitait-elle ? Elle sentait qu'il lui fallait de l'aide, mais elle était seule. Ses parents, tous les deux professeurs des écoles, vivaient à La Réunion avec sa petite sœur depuis plus de trois ans. Elle avait appris à se passer de leur présence.

Elle avait été élevée hors de la religion, sa famille était athée. Depuis déjà de nombreuses années, elle sentait un besoin de spiritualité et elle s'était naturellement documentée sur la confession la plus courante en France, le catholicisme. Mais jusqu'à cet après-midi si douloureux, sa démarche était restée purement intellectuelle. Là, face à sa vie dévastée, elle ressentit subitement la nécessité de se rapprocher de Dieu. Elle réussit à se donner figure humaine et se dirigea vers la basilique de son quartier. Elle était ouverte. Elsa n'avait jamais pénétré dans une église, elle ne connaissait pas les codes et au premier abord se sentit un peu perdue. Elle

observa les alignements de chaises et s'assit au fond, sur la dernière rangée. Elle y resta une heure les yeux fermés et une forme d'apaisement l'envahit. Elle se sentit protégée et accompagnée.

Elle rentra chez elle. Sa souffrance était toujours atroce, le manque de ce bébé lui faisait ressentir une douleur presque physique. Mais au-delà, un début d'acceptation s'insinuait dans son désarroi.

En fin d'après-midi, le gynécologue de l'hôpital lui confirma que son utérus était vide et lui prescrivit un examen complémentaire à effectuer plus tard. Il lui expliqua qu'il craignait des séquelles. Elsa n'avait pas envie de l'entendre et ne voulait pas en savoir plus. Les commentaires du médecin étaient tournés vers l'avenir, vers une hypothétique future grossesse. Elsa ne pouvait pas et ne souhaitait pas regarder vers cet avenir. Elle occulta ces précisions et ne réalisa jamais cet examen.

Pendant plusieurs semaines, Elsa s'obligea à vivre tel un automate. Elle se noyait dans le travail pour fuir sa douleur. Et à chaque moment d'angoisse insurmontable, elle reprenait le chemin de l'église. Son recueillement l'apaisait. Elle croisait de temps en temps le prêtre, il lui souriait, mais ne l'abordait jamais.

Un jour, ils se heurtèrent dans l'entrée :

- Excusez-moi, s'empressa-t-elle de dire.
- Bonjour, je vous vois souvent, toujours assise sur le même banc. Vous aimez cette église ?
- Oui, elle m'apaise.
- Alors le but est atteint ! Bonne soirée.

Elsa l'arrêta :

— Je voudrais vous parler.

— Maintenant, si vous voulez me suivre au presbytère ?

Au fur et à mesure de ses visites dans ce lieu saint, Elsa avait senti la nécessité d'approfondir cette découverte. Elle croyait en l'existence d'un être supérieur, elle était convaincue qu'elle avait la foi et souhaitait devenir une vraie chrétienne.

Cette démarche spirituelle entourée de ce prêtre et d'une équipe de préparation au baptême, composée de quatre femmes toutes bienveillantes, l'éloigna tout doucement de ses souffrances et lui rendit l'espoir.

4

C'était il y avait un an. Elsa ne parlait que très peu de sa foi. Elle restait très pudique. Elle s'était liée d'une très belle amitié avec une des femmes qui l'avaient accompagnée vers le baptême. Marine avait le même âge qu'elle, mais une vie très différente. Elle était mère de trois enfants et mariée à un marin. Et Elsa avait également très rapidement apprécié Jean, son conjoint. Il était né à Paimpol et le couple prévoyait de retourner vivre en Bretagne. Elsa était née en région parisienne, mais avait passé toute sa jeunesse à Tréméfol. Ces origines communes avaient fini de les lier.

Elle se rendait aux offices accompagnée de Marine et ne partageait qu'avec elle ses convictions religieuses. Il lui arrivait de faire remarquer à Marine que sa foi et l'aide de Dieu avaient été pour elle bien plus efficaces que n'importe quel antidépresseur.

Sa vie actuelle était lumineuse. Elle n'allait certainement pas laisser Laurent la ramener dans une existence dont elle ne

voulait plus. Sa promenade sur les quais de la Seine lui avait permis de se calmer et elle reprit le chemin de son travail, sereine et déterminée. Elle demanderait à changer de ministère, elle ne souhaitait plus prendre le risque d'être en sa présence.

Elle passa l'après-midi penchée sur ses dossiers et ce n'est qu'à son retour chez elle qu'elle se souvint de cet Olivier qui l'avait précédée, ce matin, dans le bureau de Laurent. Son plateau-repas près d'elle, elle lança une recherche sur Google : « Syndicat des énergies du vent ». Elle avait déjà entendu parler de cette organisation, mais n'avait jamais eu la curiosité de visiter son site. Ses fonctions lui demandaient une expertise juridique sur les implantations d'éoliennes mais elle n'avait jamais ressenti la nécessité professionnelle de se documenter sur l'aspect économique et surtout promotionnel des aérogénérateurs. Elle aimait son travail, mais pas au point de continuer hors de la sphère ministérielle à se passionner pour les énergies nouvelles.

Ce site s'apparentait à une vitrine marketing pour l'installation du plus grand nombre de parcs éoliens. Il chantait toutes les louanges de la France. Nous nous placions au deuxième rang des pays les plus venteux d'Europe. Nous étions reconnus mondialement en tant que spécialistes des énergies renouvelables. Et l'argument massue était que l'implantation d'éoliennes créerait beaucoup d'emplois.

La présentation du syndicat annonçait qu'il existait depuis 1995 et qu'il regroupait plusieurs milliers d'entreprises et d'associations spécialisées dans les énergies du vent.

L'objectif affiché était de favoriser le développement d'industries de pointe capables de répondre à l'augmentation de la demande énergétique par des moyens de production respectueux de l'environnement et renforçant l'indépendance énergétique française.

Au vu des différents sujets abordés sur le site, le côté écologique revendiqué par cet objectif ne semblait pas se situer au cœur des préoccupations de tous ces industriels. Le profit à grande échelle que représentait la nécessité pour la France d'opérer cette transition énergétique crevait l'écran bien plus que les préoccupations environnementales.

Elsa n'oubliait pas sa recherche initiale, elle cliqua successivement sur les onglets « organisation » puis « CA ». La photo de l'homme qu'elle avait croisé ce matin apparut. Il s'appelait Olivier Gruy. La page annonçait qu'il venait d'être réélu pour trois ans.

Sous le nom des quinze autres membres du conseil d'administration étaient précisées les grandes sociétés françaises, connues de tous, qu'ils représentaient. Olivier Gruy avait quitté ses fonctions entrepreneuriales pour assumer le poste de président du syndicat.

Elsa découvrait que cette organisation participait à plusieurs commissions ou conseils gouvernementaux. Tout cela était tout à fait légal, mais elle était étonnée de ce mélange des genres. A priori, l'État effectuait des choix énergétiques allant dans le sens d'un mieux-être pour la population et pour la planète. Les objectifs de ces gros industriels n'étaient certainement pas philanthropiques, ils ne pouvaient être que lourdement financiers et expansionnistes.

Leur présence dans ces différentes instances les mettait en position de juges et parties.

Elle poursuivit sa démarche et inscrivit dans son moteur de recherche « Olivier Gruy ». Sa biographie décrivait une superbe carrière partagée entre différentes grandes sociétés françaises et une structure étatique spécialisée dans les énergies renouvelables. Elsa avait du mal à ne pas penser que cet homme n'avait pas gardé d'importants intérêts dans ces entreprises.

Une annotation signalait qu'il était né dans les Côtes-d'Armor, à Lamballe. Cette information devait-elle être reliée aux origines de Laurent, né à Callac, une autre commune des Côtes-d'Armor ? Ces deux petites villes étaient séparées par plus de quatre-vingts kilomètres. Ce n'était probablement qu'une coïncidence. De plus, Olivier Gruy avait presque dix ans de plus que Laurent, on pouvait difficilement imaginer qu'ils se soient croisés dans leur enfance.

Cette plongée dans les rouages politico-économiques la laissa perplexe. Une pièce du puzzle lui manquait certainement. Que faisait cet homme dans le bureau de Laurent ce matin ? Et de quel type était leur relation ? Il lui avait semblé qu'ils étaient proches.

Elle décida de vérifier toute la carrière d'Olivier et de décortiquer les structures dirigeantes de chacune de sociétés membres du syndicat.

Après deux heures de recherches fastidieuses et infructueuses, elle s'offrit une petite récréation en allant flâner sur Facebook.